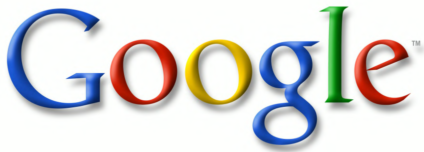
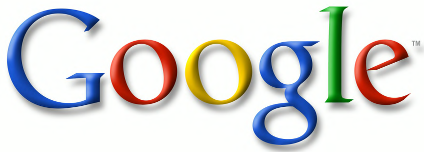
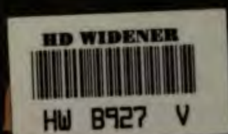




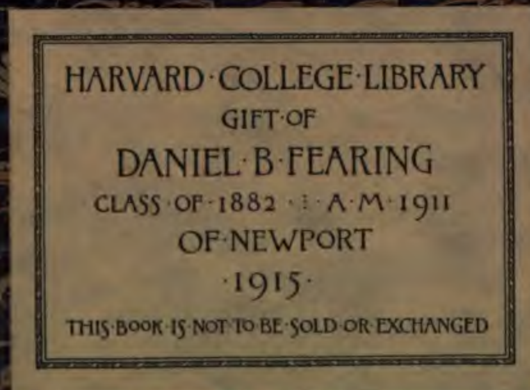

F
1052
15



AM
Nº 3063



·WISH·VS·THE·WIND·SOVTH·
·DANIEL·B·FEARING·
·NEWPORT·R·I·







LA PÊCHE

AU CORMORAN

Tiré à cent exemplaires

18

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.



" LA JEUNESSE " ET SON CORMORAN " TOBIE "

LA PÊCHE

AU CORMORAN

PAR

M. LE Cte LE COUTEULX DE CANTELEU

Avec deux planches dessinées d'après nature

PAR

M. E. BELLIER DE VILLIERS



PARIS

BUREAUX DE LA REVUE BRITANNIQUE

50, BOULEVARD HAUSSMANN

—

M DCCC LXX

LA PÊCHE

AU CORMORAN

INTRODUCTION

Inventifs et ingénieux, généralement adroits à tous les exercices, à tous les sports, comme nous le sommes en France, il est incroyable de voir avec quelle facilité nous nous engouons souvent d'une chose nouvelle et avec quelle promptitude notre enthousiasme tombe presque aussitôt. Il faut que ce dont nous nous occupons marche tout seul, que cela se fasse naturellement sans nous donner aucune peine, pour que nous ne l'abandonnions pas pour courir vers un autre but qui nous semble plus amusant et surtout plus facile à atteindre. Il en est ainsi de toutes choses dans notre pays, aussi bien en politique qu'en sport.

Comme nous réussissons mal généralement dans le dressage des animaux ! Nos chevaux sont, pour un bon tiers, rétifs, et cela uniquement par notre faute ou celle de nos cochers; et malgré nos succès sur les hippodromes depuis quarante ans, nous n'avons pas produit

un seul jockey célèbre. Nos chiens, les meilleurs du monde, sont ou mal dressés, ce qui nous en dégoûte, ou négligés pour d'autres que nous achetons tout dressés, ce qui donne moins de mal que de les dresser nous-mêmes. Nous avons abandonné beaucoup d'exercices qui, outre la distraction qu'ils procurent, sont une source de santé, uniquement parce qu'il faut de la persévérance pour les apprendre : la natation, le canotage, les exercices gymnastiques, les armes, etc., etc., sont inconnus à plus des trois quarts des Français ; et cependant, toutes les fois que nous nous livrons à ces exercices, nous y devenons généralement plus adroits que toutes les autres nations. Il semble que notre race, à moitié latine, ressent encore plus l'influence du sang des gens du Midi qui coule dans nos veines, que de celui des gens du Nord ; il nous faut, comme les méridionaux, tout avoir sans peine, il faut que tout réussisse sans nous donner le moindre mal.

Si nous dressons un jeune cheval, dès le premier jour il faut qu'il soit mis ; si nous menons des chiens à la chasse, il faut qu'ils sachent tout de suite leur métier et qu'ils ne fassent aucune faute ; et comme nos animaux ont assez volontiers le même caractère que leurs maîtres, la discorde est bientôt maîtresse du logis. C'est alors que nous avons recours à l'étranger pour avoir des bêtes toutes mises et bien dressées, aux persévérants Anglais ou aux patients Allemands, qui, en se frottant les mains,

nous envoient contre notre argent des bêtes inférieures aux nôtres peut-être; mais patiemment et intelligemment dressées.

Pourquoi a-t-on abandonné en France la fauconnerie? Est-ce par suite de l'introduction des armes à feu, comme on le dit? Pas le moins du monde. Louis XIII, le plus grand amateur de fauconnerie qui ait existé, était passionné pour le tir des oiseaux à l'arquebuse, et manquait fort rarement son but, même à balle. Un sport n'est d'ailleurs pas un commerce ni un métier, mais un amusement, et on ne chasse pas uniquement pour tuer et rapporter du gibier en masse. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre aurait-elle gardé des équipages de fauconnerie? Non, nous avons abandonné ce ravissant sport parce qu'il donne du mal, et que pour réussir il faut trop de conditions que notre légèreté est incapable de réunir : une grande patience, des hommes parfaitement au courant de leur métier, des oiseaux parfaitement affaités, et enfin un temps convenable et un pays propice, ce qui ne laisse pas toujours libre de chasser où et quand on le désire. C'en est trop pour notre impatience, et pourtant combien cette chasse est charmante!

Par un beau jour de printemps ou d'été, dans une belle plaine ou une lande fleurie, quand vos deux faucons planent au-dessus de votre tête, faisant tinter leurs sonnettes et vous entourant de cercles concentriques, quand, les coudes au corps, vous arpentez

le terrain au pas du chasseur de Vincennes ou au trot de votre petit poney, qu'un lièvre part tout à coup et que vos deux oiseaux fondent sur lui avec la rapidité de l'éclair, quel charmant tableau ! Le lièvre effrayé a fait un rapide crochet, les faucons l'ont manqué ; ils pivotent sur eux-mêmes, montent droit dans l'espace reprendre le vent, et semblent ne plus s'occuper du lièvre, pendant que vous poussez votre cheval à sa poursuite, en excitant vos oiseaux par vos cris. Les faucons ont atteint le sommet de leur carrière et ils fondent de nouveau sur leur victime ; plus prompts que la foudre, ils l'ont frappé de leurs mains, et le lièvre a fait trois ou quatre culbutes ; les oiseaux font une ressource[1], puis une nouvelle descente, et cette fois l'un d'eux, saisissant le lièvre dans ses serres, se cramponne à son dos, lui frappe les yeux de son bec, et vous courrez lui porter secours et assurer la victoire. Croyez-vous que ce ne soit pas là un splendide spectacle et que cela ne vaille pas la peine qu'il faut se donner pour arriver à ce résultat ? Croyez-vous que, par une belle matinée d'été, lorsque les faucons montant à perte de vue dans les airs à la suite d'un héron ou d'un oiseau de proie disparaissent dans la nue, puis tout d'un coup reparaissant fondent sur leur proie et, la liant dans leurs serres, tombent du ciel avec la rapidité de l'éclair, croyez-vous

[1] Terme de fauconnerie, du mot latin *resurgere* (remonter).

qu'on regrette les soins qu'on a pris pour les dresser? Croyez-vous que ce sport ravissant ne soit pas digne du patronage des dames? et tous les grands propriétaires de France ayant des pays appropriés à cette chasse auraient-ils jamais dû l'abandonner?

Il y avait tant de jolis vols pratiqués autrefois qui n'ont guère été usités que chez nous et qui sont maintenant perdus. Le vol du papillon par le hobereau entre autres ne serait-il pas digne de passionner les demoiselles? Le vol de l'alouette par l'émerillon n'est-ce pas encore une chasse de dames, et ne serait-ce pas plus gracieux de voir porter à une jolie femme un hobereau chaperonné qu'un fusil Lefaucheux et une cartouchière?

Et pourtant, qui nous a aidés en France, lorsque, avec mon ami Pierre Pichot, nous avons fait venir d'Angleterre le meilleur fauconnier qui existe peut-être actuellement en Europe, et que pendant trois ans nous avons chassé avec cet équipage que nous avions créé dans l'espoir que quelque amateur sérieux s'éprendrait de ce sport et en doterait de nouveau notre pays[1]? Quatre ou cinq personnes au plus. Malheureusement je ne pouvais pour mon compte garder l'équipage, et je n'avais pas un terrain bien convenable, surtout pour le gibier. Au Mourmelon, quand l'équipage appartint à M. Alfred

[1] Voir, dans la livraison d'octobre 1865 de la *Revue britannique*, un intéressant article de M. Pierre Pichot sur la fauconnerie à notre époque.

Werlé, après avoir été quelque temps chez M. Georges de Grandmaison en Sologne, il n'y avait presque pas de gibier et le climat était fort mauvais pour les oiseaux; chez moi, quand nous dressions les faucons, j'étais réduit au vol de corbeaux et de crécerelles, ne voulant pas prendre les lièvres ou les perdrix de mes voisins. Et cependant John Barr, le fauconnier, est un homme bien capable et connaissant son métier à fond. A la dernière remonte en Hollande, il a pris avec le vieux Mollen trente faucons sauvages, et cette année en Islande il a piégé autant de superbes gerfauts.

Peut-être un jour se trouvera-t-il quelque grand propriétaire, amateur réel du sport, qui rendra à la France ce charmant exercice. Heureusement il aura la ressource, si notre ancien équipage, aujourd'hui entre les mains de M. Julio Alfonso de Aldama, n'existe plus en France, de trouver en Angleterre, où on ne les laissera certes pas se perdre, les éléments nécessaires pour remonter un beau vol. On peut être sûr que je serai toujours à la complète disposition de l'amateur qui aura cette bonne idée, pour lui indiquer et les hommes nécessaires et les moyens de se procurer les oiseaux de façon à avoir le moins de déboires possible.

Puisque, à mon grand regret, je suis forcé de désespérer presque du succès de la fauconnerie en France pour le moment, qu'il me soit au moins permis, en attendant, d'enseigner à mes compatriotes un sport plus simple, si

facile et si peu coûteux, qu'il serait réellement incompréhensible que quelques amateurs n'en essayassent pas, d'autant plus qu'il est fort amusant, et que devant être pratiqué principalement pendant l'été, il vient, pour les chasseurs comme moi, à une époque de repos.

Pour ceux qui, comme moi aussi, n'aiment pas la pêche à la ligne et qui ont, ou chez eux ou dans leur voisinage, des cours d'eau, des étangs ou des lacs, c'est un plaisir charmant, qui peut être le prétexte de parties de campagne et amusera les dames ou les enfants, surtout quand il a lieu sur les étangs.

C'est la pêche au cormoran.

L'oiseau ne coûte pas cher à acheter, les frais d'entretien sont très-minimes, le dressage est très-facile et très-prompt : un mois environ ; nul besoin d'un homme spécial, rien de coûteux, rien de pénible, surtout si l'on s'y prend de la façon suivante : en avril, on se procure trois ou quatre cormorans, on les dresse et on pêche avec eux du 1er juin au 1er octobre, et ensuite on s'en débarrasse pour ne pas avoir à les entretenir ou à les soigner pendant l'hiver, qui est la morte-saison. Toutefois, si l'on possède un oiseau exceptionnel et qu'on veuille le garder, les frais ne sont pas grands, car on peut le lâcher sur un étang dans une propriété close ; s'il y détruit du poisson pendant l'hiver, en revanche, quand on le reprendra au printemps, il sera devenu un

pêcheur exceptionnel, les vieux oiseaux sauvages étant meilleurs que les jeunes.

Je conseille donc à tout individu aimant les animaux et les plaisirs auxquels on peut les utiliser, ayant quelque patience et possédant aux environs de sa résidence des rivières, des étangs ou des lacs, d'essayer de cette pêche, très-simple et très-pratique, si pratique même, que c'est un des principaux moyens des pêcheurs chinois pour se procurer du poisson.

Je vais d'abord dire quelques mots de son histoire; je serai bref, car on trouve peu de documents sur ce sujet; nous jetterons ensuite un coup d'œil sur les mœurs du cormoran, et je terminerai enfin cette petite étude en parlant de son dressage, de son entretien, et en montrant la façon dont je m'en suis servi.

CHAPITRE I

DE LA PÊCHE AU CORMORAN. — SON HISTOIRE.

De temps immémorial, on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche, en s'en servant comme d'auxiliaire, et pour cela on le dressait à être obéissant et familier et on l'accoutumait à revenir à son maître en rapportant le poisson qu'il avait pris, en lui serrant le bas du cou au moyen d'un anneau ou d'une courroie afin de l'empêcher d'avaler sa proie.

Cette ingénieuse méthode d'attraper les poissons fut, à ce qu'on croit, très-anciennement inventée par les Chinois, comme on peut le voir d'après les plus vieilles peintures sur porcelaine du Céleste Empire, qui représentent déjà des pêches au cormoran.

Les Chinois semblent donc avoir toujours pratiqué cet art, et un voyageur du siècle dernier, qui a longtemps habité la Chine, George Stauton, nous a donné quelques détails sur cette pêche, qui a lieu généralement, d'après lui, sur un grand lac que forme la rivière de Luen à une journée de Han-choo-foo. « Il n'est point étonnant d'y voir, dit-il, dans la partie orientale, des milliers de petits bateaux uniquement destinés à cet usage et construits exprès. Ils sont si légers, que

les pêcheurs peuvent facilement les transporter dans telle partie du lac qui leur plaît ; sur chaque bateau sont perchés dix à douze de ces oiseaux, qui, au signal du maître, plongent dans l'eau et pêchent ; on est étonné de voir la grosseur des poissons qu'ils rapportent. » Stauton prétend que ces cormorans, appelés *leu-tze*, sont si bien dressés, qu'ils n'avalent pas leur capture, quoiqu'ils n'aient le cou entouré d'aucun anneau ni d'aucune courroie ; mais j'avoue que je n'en crois rien.

M. Salvin, dans un de ses ouvrages sur la fauconnerie[1], dit que M. Fortune[2], qui voyagea en Chine après la première guerre de l'Angleterre contre ce pays en 1842, parle de la pêche au cormoran ; et il a vu lui-même d'autres personnes qui l'avaient observée aux environs de Foochoo-foo, à l'embouchure de la rivière ; elle semblerait plus particulièrement pratiquée au nord de la Chine, dans les lacs peu profonds et sans doute à fond dur des environs de Shanghaï, où ces oiseaux sont fort estimés quand ils sont bien dressés.

Enfin MM. P. Dabry et J.-L. Soubeyran, dans un remarquable ouvrage sur *la Pisciculture et la Pêche fluviale en Chine*[3], nous donnent les détails suivants, les

[1] *Falconry, its claims, history and practice*, by Gage Earle Freeman and F.-H. Salvin. London, Longman and Robert, 1859.

[2] *Two Visits to the tea country of China*, by Robert Fortune.

[3] *La Pisciculture et la Pêche fluviale en Chine*, par P. Dabry, avec une introduction par M. J.-L. Soubeyran, D. M. — Paris, Victor Masson et fils, 1869.

plus complets et les plus récents que l'on ait réunis jusqu'à ce jour sur la pêche au cormoran dans le Céleste Empire ; ils confirment le récit de R. Fortune :

« On trouve ces oiseaux dans plusieurs provinces, mais on estime particulièrement ceux du Hou-nan et du Ho-nan. Lorsqu'ils sont bien dressés, leur prix est assez élevé et monte jusqu'à 60 taëls (160 francs) la paire, ce qui s'explique par les longs soins et la patience qu'exige leur éducation.

« Les cormorans peuvent pondre à deux ans, et au moment de cet acte, qui a généralement lieu à la troisième lune, on prépare, dans un endroit retiré et obscur, un nid de paille sur lequel la femelle vient pondre ses œufs qu'elle couve presque toujours elle-même. L'incubation dure trente jours. Pendant les sept premiers jours on donne aux jeunes de la viande hachée très-menu qu'on leur distribue trois fois par jour et qu'ils préfèrent à toute autre nourriture[1]. Néanmoins, après ce temps, on ajoute à la viande de bœuf de petits poissons. Le dixième jour, l'éleveur transporte les petits cor-

[1] Quelques auteurs, qui ont écrit sur ce sujet, prétendent qu'après l'éclosion on nourrit, pendant cinq jours, les jeunes oiseaux avec du sang d'anguille, puis qu'après ces cinq jours on leur donne de la chair d'anguille hachée très-menu, et que plus tard on doit, pour les élever, leur donner de ce même poisson et des plantes légumineuses. Tout cela est possible et même probable, bien que nous n'en ayons jamais entendu parler dans les provinces centrales de la Chine. (P. Dabry et J.-L. Soubeyran.)

morans sur un bateau, où ils prennent aussitôt place sur le perchoir commun, dont les bois sont garnis de chanvre; aussitôt qu'ils sont assez forts, on les met à l'eau et on les laisse quelques minutes au milieu de leurs aînés. Au bout de quelques semaines, ils sont déjà merveilleusement dressés à happer et à recevoir au passage les petits poissons qui leur sont jetés du bateau. Ce n'est qu'à sept ou huit mois qu'ils sont bien dressés pour la pêche.

« On leur met alors autour du cou un collier de *teng-tsee* (rotin), pour les empêcher d'avaler le poisson; on leur attache à la patte une cordelette, longue de 2 pieds environ et terminée par une flotte en bambou ou en bois. A un signal donné par le pêcheur, qui est posté sur son bateau[1], la main armée d'une gaule fourchue de 5 à 10 pieds de longueur, tous les cormorans plongent dans l'eau, cherchent leur proie, et quand ils l'ont saisie reparaissent à la surface tenant le poisson dans leur bec; le pêcheur accroche alors la flotte avec sa longue perche, sur laquelle monte aussitôt le cormoran, et, avec sa main, il retire le poisson, qui est jeté dans un filet. Lorsque le poisson est très-gros et pèse, par exemple,

[1] Les bateaux employés pour la pêche au cormoran, et dont M. Dabry nous donne un dessin naïf esquissé par un artiste du pays, sont très-légers; ils ont 3 pieds de longueur sur 1 pied et demi de largeur; deux de ces nacelles sont unies l'une à l'autre par deux planches sur lesquelles se tient le pêcheur.

de 7 à 8 livres, les cormorans se prêtent une mutuelle assistance, l'un prenant le poisson par les nageoires, un autre par la queue, etc. Les plus petits poissons qu'ils rapportent pèsent un quart de livre. Chaque capture est récompensée par un petit morceau de poisson que l'oiseau peut avaler malgré son collier.

« Il arrive souvent que les cormorans, fatigués de ne rien prendre, ou par paresse, essayent de se reposer; alors le maître impitoyable frappe l'eau, à côté d'eux, avec sa gaule, et les pauvres oiseaux effrayés s'empressent de continuer leur travail, qui n'est suspendu que de midi à deux heures. La nuit, on les laisse dormir tranquillement.

« Cette pêche, qui n'est interrompue que par les grands froids, est assez productive : vingt à trente leu-tze peuvent prendre plus de 6 francs de poisson par jour. En général, les pêcheurs au cormoran sont associés ; les oiseaux appartiennent à chaque société et portent une marque particulière ; on a le plus grand soin d'eux, et lorsqu'ils sont malades on leur fait prendre de l'huile de sésame. Les cormorans peuvent rendre des services jusqu'à l'âge de dix ans.

« La pêche au cormoran, qui est des plus intéressantes, n'est praticable que dans les lacs ou étangs, où il n'y a pas de courant. »

Cette curieuse manière de pêcher paraît avoir été introduite en Europe dans le commencement du seizième

siècle par les Hollandais, qui l'importèrent d'abord chez eux, où depuis l'on a toujours continué à se servir des cormorans jusqu'à nos jours, puis en Angleterre et en France ; mais je n'ai trouvé aucun document positif sur cette version, et cette pêche aurait été pratiquée en Europe beaucoup plus anciennement qu'on ne le croit, que je n'en serais point étonné.

En Angleterre on trouve dans Pennant : « que Whitelock entretenait des cormorans pour la pêche, qu'il avait dressés comme des faucons à revenir à la main ; les meilleurs lui avaient été donnés par M. Wood, maître des cormorans de Charles Ier. »

Il y avait donc à cette époque un équipage de cormorans à la fauconnerie royale d'Angleterre.

En France, cette façon de pêcher aurait été introduite, d'après M. le baron de Noirmont, par un Flamand qui vint à la cour de France sous Louis XIII avec deux cormorans dressés, et en donna le spectacle au roi, qui voulut en avoir dans ses pièces d'eau, notamment à Fontainebleau.

Cependant elle existait déjà sous Henri IV, puisque nous voyons dans le journal d'Héroard, premier médecin de Louis XIII enfant :

« 24 septembre 1609. Mené le Dauphin avec Leurs Majestés au grand jardin à Fontainebleau, où il voit pêcher au cormoran aux canaux.

« 25 septembre 1609. Mené à la chapelle, puis au

jardin des canaux pour y voir le cormoran prendre du poisson, etc. »

Héroard, qui ne manque pas d'indiquer les chasses ou les vols nouveaux, ne fait aucune mention spéciale des cormorans, et a l'air de considérer cette pêche comme une chose établie de longue date.

On voit, dans l'*Etat de la France de* 1698, qu'il y avait encore à cette époque, à Fontainebleau, un garde des cormorans, logé dans le parc. Ce fonctionnaire existait encore en 1736.

Le *Mercure* d'octobre 1713 nous donne une description magnifique du spectacle que présentaient ces pêches au cormoran, et des cortéges somptueux auxquels elles servaient de prétexte :

« Il y a deux fois la semaine pêche au cormoran et promenade royale le long du canal (de Fontainebleau). Le roi menait lui-même sa calèche, ainsi que Mme la duchesse de Berry la sienne, qui marchait toujours à côté de celle du roi, et qui était toute dorée, de même que les harnais des chevaux.

« Ces deux calèches étaient entourées de M. le duc de Berry, de M. le duc d'Orléans, de M. le comte de Charolais, de Mme la princesse de Conti, de Mlle de Charolais et de plusieurs autres dames vêtues en habits de chasse, à cheval, de même que la plupart des seigneurs de la cour.

« Immédiatement après suivaient plus de cent carrosses à six et à huit chevaux, etc. »

Nous avons donc trace de la pêche au cormoran pratiquée en France au moins de 1600 à 1736, et il est pour moi certain qu'elle remonte plus haut.

En Espagne, on s'est aussi servi de cormorans pêcheurs. (Baron de Noirmont.)

Il est à croire que cette pêche a été introduite en Angleterre à peu près en même temps qu'en France, mais il est probable qu'elle disparut des équipages royaux d'Angleterre à la chute des Stuarts, tandis qu'en France elle a duré au moins depuis Henri IV jusqu'au milieu du règne de Louis XV.

En Hollande, le goût de cette pêche s'était toujours conservé, ce qui n'est pas étonnant, quand on sait d'abord combien les Hollandais étaient restés fauconniers et amateurs d'oiseaux, et ensuite quelle facilité ils avaient pour se procurer des cormorans; aussi M. Salvin dit-il dans son ouvrage : « Je connais deux exemples de cormorans amenés en Angleterre de Hollande où ils avaient été dressés. Mon ami M. Newcome, le châtelain de Feltwell-hall (Norfolk), rapporta un de ces oiseaux à son retour du Hawking-club de Loo, en 1846. La contrée qu'habitait M. Newcome n'était pas favorable à cet amusement et il ne put faire grand' chose, mais cet essai me détermina à essayer ce que j'avais rêvé pendant bien des années. Pendant l'été de 1847 je reçus un jeune cormoran, non dressé, de Rotterdam, qu'un des membres du Loo-club me rapporta. Je savais peu

de chose de la manière de dresser cet oiseau, mais avec de la persistance et mes connaissances en fauconnerie je finis par réussir; il devint un pêcheur extraordinaire, et je le nommai en conséquence *Isaac Walton*, en l'honneur de ce ravissant écrivain sur la pêche. »

Je crois qu'en France il n'y a maintenant que moi qui ait des cormorans dressés à la pêche. M. de Grandmaison en possédait d'excellents lorsque John Barr, le fauconnier, était à son service au château des Souches, en Sologne, près Romorantin. Plus tard, lorsque l'équipage de fauconnerie de Champagne vint en déplacement chez moi, ce fut John Barr qui m'apprit à dresser ces intelligents palmipèdes. C'est avec le désir de faire profiter ceux qui voudraient nous imiter des instructions du fameux fauconnier écossais et des leçons de ma propre expérience que j'écris ce petit essai, premier travail de ce genre qui ait été publié en France.

CHAPITRE II

DU CORMORAN. — SA DESCRIPTION, SES HABITUDES ET SES MŒURS.

Les cormorans sont des oiseaux de l'ordre des palmipèdes, de la famille des totipalmes, et forment une section importante du genre pélican. On en compte un grand nombre d'espèces que je décrirai sommairement d'après les traités d'histoire naturelle.

Nous trouvons sur nos côtes deux espèces de cormorans qui se distinguent surtout par leur taille : le grand cormoran et le petit cormoran ou cormoran vert, qui est de beaucoup le plus commun et le plus répandu des deux. Le cormoran commun (*pelecanus carbo*) a la tête aplatie, comme presque tous les oiseaux plongeurs; les yeux placés très en avant et près des angles du bec, dont la substance est dure et luisante comme de la corne; les pieds noirs, courts et forts, les quatre doigts reliés ensemble par une membrane, l'extérieur le plus long et dentelé en forme de scie et les autres allant en diminuant de longueur, de façon qu'il a l'air de marcher les pieds en dedans. L'iris des yeux est verdâtre, vert clair même, la prunelle bleuâtre et ses bords marqués de petits points d'un violet très-

clair, des brins blancs pareils à des soies et en forme de petits balais, hérissés sur le cou et le dessus de la tête en petit nombre, mais paraissant semés çà et là; le devant et les côtés de la tête un peu dénudés, une peau également nue sous le bec, qui est droit jusqu'à la pointe et dentelé en forme de scie, où il se recourbe en un croc très-aigu; cette peau est noirâtre entre le bec et l'œil et orangée au-dessous de celui-ci, jusqu'au coin de la bouche.

La taille du cormoran est un peu au-dessus de celle du canard musqué, et sa longueur est d'environ 6 à 8 pouces. Le dessus de la tête et la partie du cou qui en est la plus proche sont d'un noir vert, varié de petits points blancs. La gorge est blanchâtre, et cette couleur remonte de chaque côté jusqu'aux yeux; un noir vert couvre le reste du cou, la partie inférieure du dos, le croupion, la poitrine, le ventre, le dessous et le dessus de la queue; on remarque sur les cuisses, qui sont de la même teinte, une grande tache blanche placée sur le côté extérieur. Le haut du dos, les scapulaires, les couvertures supérieures des ailes sont d'une couleur obscure, cuivrée et tirant un peu sur le vert. Chaque plume est bordée et terminée de vert noir, l'aile est composée de trente et une pennes, les primaires noirâtres et nuancées de vert, les autres pareilles aux couvertures supérieures, mais moins brillantes; la queue est étagée et se compose de quatorze plumes, roides,

cassantes, d'un vert noirâtre ; les pieds, les membranes et les ongles sont d'un beau noir.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est moins grosse, sans aucune tache blanche; les jeunes ont le dessus du corps noir et le dessous blanchâtre ; leur bec est moins recourbé à sa pointe.

Le petit cormoran (*pelecanus graculus*) se distingue du précédent parce qu'il n'a à la queue que douze plumes au lieu de quatorze ; il est d'une couleur uniforme verdâtre, est dépourvu de la mentonnière blanche, si jolie et si caractéristique dans la grande espèce, et sa taille ne dépasse guère 2 pieds. En été son plumage prend une teinte métallique très-brillante et les plumes de sa nuque forment comme une espèce de huppe ou de crinière ; sur le sommet de la tête se montrent alors, comme dans le grand cormoran, quelques plumes grises ou blanches, effilées, qui disparaissent en hiver lorsque l'oiseau reprend sa couleur mate et uniforme. La région nue autour des yeux et la petite membrane gutturale de la mandibule inférieure sont d'un jaune vif. Les pieds sont noirs.

Les cormorans sont de grands destructeurs de poissons, ils nagent avec une promptitude extrême et restent assez longtemps dans l'eau, quoiqu'ils y soient enfoncés presque complétement quand ils nagent et que leurs plumes s'imbibent assez facilement d'eau ; aussi ont-ils besoin, au bout d'un certain temps, de se sécher, et ils montent sur un rocher ou un tronc d'arbre, pour s

secouer et étendre leurs ailes. Les jeunes cormorans, les plumes à moitié poussées, nagent et plongent presque avec autant de facilité que les vieux.

Les cormorans se tiennent principalement au bord de la mer, dans les îles bordées de rochers et aux embouchures des fleuves, qu'ils remontent rarement. Leur proie ne leur échappe guère, car ils peuvent la suivre longtemps sous l'eau, où ils nagent avec une rapidité incroyable. Nous les voyons en effet, quand ils sont dressés, atteindre les truites et les envelopper dans des cercles concentriques qu'elles ne peuvent plus franchir; s'ils en laissent une échapper de leur bec, ils replongent aussitôt et l'atteignent de nouveau. Quand le cormoran a pris un poisson, il revient sur l'eau, le retourne, s'il est trop gros, avec ses mandibules, pour l'avaler la tête la première, et, s'il est petit, il le jette en l'air pour le recevoir de même, afin que les nageoires se couchent en passant par le gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous de son bec s'étend autant qu'il est nécessaire pour livrer passage au poisson, souvent fort gros, car il peut en prendre pesant jusqu'à 2 livres.

Le cormoran vole assez facilement et prend fréquemment son essor; mais la faim seule lui donne de l'activité, car il devient lourd et paresseux aussitôt qu'il est rassasié. C'est dans ces moments d'inaction qu'on le voit souvent perché sur les rochers ou sur les arbres qui sont à proximité des rivières ou de la mer. Les cormo-

rans diffèrent beaucoup de caractère entre eux : les uns sont naturellement méchants et sauvages, les autres très-doux et très-obéissants quand ils sont dressés; ils sont excessivement intelligents et les plus sagaces, je crois, de tous les oiseaux; ils ont une bonne mémoire et se rappellent parfaitement les endroits où ils ont pris du poisson et où il est probable qu'ils en rencontreront encore. Ils finissent souvent par s'attacher à leur maître et lui montrent parfois une certaine affection. Lorsqu'ils sont en colère, leur cri ressemble au gloussement du dindon; mais quand ils sont contents, ils émettent un son grave et guttural : haw, haw, etc.

Le cormoran prend facilement beaucoup de graisse, mais sa chair a une odeur très-forte et un très-mauvais goût. Ces oiseaux font leurs nids sur la terre, sur les rochers, sur les arbres bas et sur les roseaux; cela dépend des localités.

Quoique les cormorans soient répandus dans l'ancien et le nouveau monde, puisqu'on les trouve dans le nord et dans le sud du globe, il est des cantons où ils sont beaucoup plus nombreux que dans d'autres. En Europe, ils abondent sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse, de Bretagne et de Hollande. Ils nichent en juin sur les côtes d'Angleterre, et dans une note de l'ouvrage de M. Salvin on voit que sur les îles de Fern, qui sont plates, ils nichent sur terre, et que les gardiens de Bombarough-castle, à qui appartient la surveillance de

ces îles, les protégent, tandis qu'à Flamborough-head et à l'île de Bassan on les tue par centaines, uniquement par amour de la destruction. Sur les côtes de la Bretagne et à l'extrémité du Finistère, ils habitent en grand nombre et on peut encore s'en procurer; mais c'est la Hollande qui est principalement le grand entrepôt de ces oiseaux, et les polders du Zuyderzée fournissent des cormorans, comme les grandes landes de Walkensward, situées non loin de là, fournissent des faucons pèlerins aux équipages de fauconnerie d'Angleterre. Ils arrivent, dit-on, dans ce pays, dès les premiers jours de mars et y restent jusqu'au mois de novembre; on prétend qu'ils viennent d'Islande où ils retournent, mais je ne le pense pas et je présume au contraire qu'ils descendent à cette époque vers des mers plus chaudes plutôt que de remonter vers le nord en novembre.

Ils faisaient autrefois leurs nids en Hollande dans l'épaisse et marécageuse forêt de Sevinhuis. Lorsqu'on la détruisit, ils disparurent, puis revinrent plus tard établir leurs domiciles dans les polders. Là ils posent leurs nids sur le sol, qui n'est qu'un tissu fangeux de touffes, de joncs, de roseaux, entrecoupé d'eau, sur lequel il est très-difficile de s'avancer. Leurs nids s'élèvent sur ces plantes aquatiques en si grande quantité, que l'on croirait au premier aspect que ce canton était autrefois un bois dont on aurait coupé les arbres à 1 pied ou 2 de hauteur. Quoique ces animaux étendent leurs ra-

vages au loin et fassent grand dommage aux pêcheries, ils ne sont point inquiétés dans la construction de leurs nids, parce que celui à qui ce canton est affermé, et qui seul peut y entrer, se fait dans le temps de la ponte un revenu de la vente des œufs, que recherchent les boulangers ; ceux-ci prétendent en effet que leur emploi donne de la qualité au biscuit de mer. Le fermier tue en outre quelques centaines de jeunes, qu'il donne aux pauvres du voisinage. On prétend enfin dans le pays que ces cormorans ne pêchent qu'à quelques milles de leur repaire.

Les cormorans sont des oiseaux maladroits sur terre, marchant mal, courant par sauts et tombant souvent en avant sur le bec, mais ils sont excessivement adroits pour grimper, se servant de leur bec comme les perroquets. Il est donc inutile de les enfermer dans des clôtures treillagées, attendu qu'ils escaladeront très-bien un grillage de 10 pieds de hauteur pour se sauver ; si un obstacle barre une rivière et un cours d'eau, ils apprécient tout de suite ce qu'ils doivent faire pour le franchir en dessus ou en dessous, plongeant jusqu'au fond pour passer dessous, s'il y a un intervalle où trouver une ouverture. Ayant souvent barré au moyen d'un grand filet de pêche un cours d'eau pour reprendre des cormorans que j'y avais laissés redevenir sauvages, ils ne manquaient jamais, s'il y avait le moindre trou dans le filet, de l'apercevoir immédiatement et de passer juste par cette ouverture.

Très-rapides sous l'eau et très-actifs quand ils ont faim, ils se perfectionnent par l'expérience et deviennent d'une sagacité incroyable. Tout en descendant le courant d'une rivière, ils explorent tous les trous de rats et le dessous des berges, les endroits garnis de roseaux où se cache souvent le poisson. Il n'est point rare de les voir tourner autour d'un point où vous n'apercevez rien; c'est que quelque poisson est caché là dans la vase. Le cormoran le voit-il ou le sent-il? Je ne sais, mais souvent il plonge infructueusement plusieurs fois de suite, revient, replonge, et finit par saisir par la queue dans la vase un poisson que vous ne pouvez voir. Il le prend de même sous une pierre ou sous une racine, mais plus souvent encore il le force à sortir, à débûcher en quelque sorte, et le poursuivant alors avec la rapidité de l'éclair, il le saisit promptement par la queue ou le milieu du corps. S'il a l'espoir d'en prendre dans un trou ou sous une pierre, il est incroyable de voir avec quelle ténacité il y revient et plonge pour le saisir ou le faire sortir.

Comme le fait observer M. Salvin, les poissons poursuivis par eux semblent quelquefois *forcés*, probablement de peur, et se laissent prendre en 15 ou 30 mètres de course. Ils n'échappent guère que par des crochets ou en tournant brusquement en arrière, et M. Salvin raconte à ce sujet avoir vu son fameux *Isaac Walton* épuiser une grosse truite en tournant autour d'elle comme une toupie, la queue et le col tournés en dedans

et comme pour mieux renfermer le poisson dans un cercle, de telle sorte qu'il ne pouvait s'échapper malgré tous ses efforts. J'ai été moi-même plusieurs fois témoin du même fait, surtout avec mon excellent *Tobie*, qui maintes fois, comme pour s'amuser, laissait échapper le poisson qu'il avait pris, et le devançant immédiatement, lui faisait faire un crochet ou le reprenait en l'enfermant dans ces cercles concentriques dont parle M. Salvin.

Le cormoran de nos pays est le seul que je connaisse et avec lequel j'aie pêché, mais je pense qu'il y en a au moins quatre autres espèces, parmi les cormorans exotiques, dont il serait utile de dire un mot :

1° Le cormoran de la Chine (*pelecanus sinensis* de Latham), que les Chinois appellent *leu-tze*, et dont ils se servent pour la pêche. Latham, d'après un voyageur anglais, M. George Stauton, qui avait beaucoup étudié en Chine ces oiseaux et leur façon de pêcher, en donne la description suivante :

Bec jaune, iris bleu, plumage sur le dessus du corps généralement d'un brun noirâtre, le dessous du corps blanchâtre et tacheté de brun, la queue arrondie et composée de douze plumes, les pieds noirâtres.

M. Salvin, dans son ouvrage, ne dit pas si M. Fortune, qui les a observés en Chine, les a trouvés tels que nous venons de les décrire, ou s'ils lui ont paru de la même espèce que les nôtres ;

2° Le cormoran à face rouge (*pelecanus uribe* de La-

tham) ou cormoran du Kamtchatka, ressemblant beaucoup au cormoran commun, un peu plus petit, bec d'un vert rougeâtre à la base et noir à la pointe, la peau autour des yeux nue et d'une couleur rougeâtre, la tête et le cou d'un vert noirâtre, le ventre tout noir, douze pennes à la queue; pour tout le reste, identique au cormoran commun. Ils nichent en juin, au Kamtchatka, sur les rochers et les falaises qui bordent la mer, et y pondent des œufs de la grosseur de ceux d'une poule, de couleur verte et de mauvais goût, néanmoins fort estimés des indigènes, qui vont les dénicher et prennent souvent les oiseaux mêmes sur le bord du nid, au moyen d'un nœud coulant fixé au bout d'une perche ;

3° Le petit cormoran d'Afrique (*pelecanus africanus* de Latham). Ce cormoran n'est pas plus gros qu'une sarcelle. La peau qui entoure ses yeux est dénudée, le dessus de son bec noirâtre, le reste d'un blanc jaunâtre sale; le dessus de la tête et du cou, le milieu du dos et du croupion d'un beau noir lustré; les scapulaires et les couvertures des ailes d'un gris bleu, chaque plume entourée de noir; les plumes des ailes d'un brun noir; le dessous du bec blanc; le devant du cou bigarré de blanc sale et de noir; le ventre de même, et de plus mélangé de brun; douze pennes à la queue, qui est étagée, celles du milieu plus longues que les autres du double; les pieds noirs. On voit souvent de grandes bandes de ces cormorans dans la rade du cap de Bonne-Espérance; ils pa-

raissent peu craintifs. On pense que ce sont les mêmes que ceux qu'on trouve près de l'île Maurice, où on les appelle *platons ;*

4° Le cormoran pygmée (*pelecanus pygmæus* de Latham). Ce cormoran est d'une taille un peu inférieure à la sarcelle. Le fond de son plumage est noir avec un peu de vert sur le cou et la poitrine; les couvertures des ailes d'un brun obscur, chaque plume bordée de noir brillant. Pour tout le reste, ressemblant au cormoran commun, sauf que la femelle est, dit-on, sans points blancs ni tachés. On voit cette espèce sur la mer Caspienne, en même temps que le grand et le petit cormoran.

Il est probable que presque toutes les variétés de cormorans se dresseraient aussi bien à la pêche, et il est même probable que l'espèce de Chine est supérieure à la nôtre sous ce rapport, si l'on en croit toutefois les récits des voyageurs : car, pour mon compte, je doute beaucoup que jamais cormoran puisse rapporter le poisson sans collier, et pêche jamais, au commandement de son maître, sans être poussé par la faim.

CHAPITRE III

DRESSAGE DU CORMORAN POUR LA PÊCHE.

Avant de décrire la façon dont on doit s'y prendre pour dresser les cormorans à la pêche, je dois faire remarquer tout d'abord que je ne me sers pas de ces oiseaux de la même manière que les Anglais. Je signalerai ces différences au fur et à mesure que les faits se présenteront.

En premier lieu, les Anglais me paraissent, d'après M. Salvin, préférer les cormorans dénichés aux oiseaux pris sauvages, quoique M. Salvin ajoute lui-même :

« Il n'y a pas de doute que l'on pourrait piéger des cormorans sauvages, les dresser et en tirer un bon parti. Le colonel Montagu, le naturaliste, parle d'un cormoran sauvage qu'il apprivoisa ; et puisque les fauconniers se servent des faucons hagards, pourquoi ne pourrait-on pas aussi apprivoiser des cormorans *hagards?* »

M. Salvin aurait pu noter en outre que les faucons hagards sont les meilleurs pour certains vols ; je crois qu'il en est de même pour les cormorans : aussi je préfère de beaucoup m'en procurer d'adultes, attendu que non-seulement ils savent déjà pêcher, mais encore qu'ils

sont tout élevés, vigoureux et prêts à mettre à l'eau. Le dressage n'est plus alors que l'affaire d'un mois ou de six semaines au plus. Par conséquent, si on peut se procurer, en mars ou en avril, un ou plusieurs cormorans adultes, je conseille fortement de les préférer à des jeunes, avec lesquels on aurait plus de chances à courir.

Cependant, si l'on ne peut se procurer que de jeunes oiseaux, il ne faut les prendre que quand ils sont couverts de plumes et prêts à voler ; plus tôt, on aurait beaucoup de mal à les élever, et quand même on pourrait réussir, il vaut mieux s'éviter cette peine.

Aussitôt qu'on a les oiseaux, on doit les mettre soit dans un hangar abrité et ouvert au midi, soit dans une grande chambre dans laquelle l'air pénètre facilement. On fait un large nid de paille qu'on entoure de grosses pierres ou de quelques grosses souches de bois, pour que les oiseaux puissent se percher. Sur tout le sol du hangar ou de la chambre, je conseille de répandre de la sciure de bois ; et si on peut y mêler un quart de tan, l'effet sera encore meilleur. Rien de plus sain pour les oiseaux, qui sont ainsi toujours propres, si on a, en outre, le soin de répandre de temps en temps sur la sciure, quand on vient d'en remettre de la nouvelle, un peu de fleur de soufre ou de poudre insecticide de pyrèthre, pour chasser les poux et parasites, qui s'attachent volontiers aux oiseaux de toute espèce, quand ils ne se baignent pas très-souvent ou qu'ils ne peuvent se

rouler à leur gré dans le sable. Inutile, ainsi que je l'ai déjà dit, de clore la cour avec des treillages en losange, qui permettent à l'oiseau de grimper avec son bec et ses pieds; la clôture doit être en lattes droites, en planches ou en maçonnerie, et en tous cas disposée de telle sorte que l'oiseau ne puisse l'escalader. Dans la cour se trouvera un bassin ou baignoire d'une grandeur suffisante pour que les oiseaux puissent y plonger et se baigner complétement. Ce bassin doit être disposé de façon à ce qu'on puisse le nettoyer facilement et le tenir très-propre ; l'eau doit y être renouvelée tous les jours, si on ne trouve pas le moyen de la rendre courante, ce qui vaut toujours beaucoup mieux. On mettra également dans la cour quelques grosses pierres ou souches d'arbres, en nombre égal à celui des oiseaux et assez éloignées l'une de l'autre pour que les cormorans ne puissent se donner de coups de bec quand ils sont perchés.

Telle doit être la disposition de leur logis, bien simple, comme on le voit.

Maintenant je noterai qu'en Angleterre on ne paraît pas leur mettre habituellement de *jets* (petite courroie de cuir passée au tarse). Pour moi, j'ai l'habitude de mettre à chaque oiseau un jet à un seul tarse, et je fais ce jet avec une petite courroie de cuir verni longue de 6 pouces environ ; on le fixe comme un jet de fauconnerie, ainsi que je l'indiquerai au chapitre *des Engins*. Je le laisse à demeure et il sert, lorsque je porte l'oiseau sur le

poing, à le tenir; si l'oiseau vient à tomber, il se retourne bien plus facilement qu'avec deux jets pour se replacer sur l'avant-bras, en s'aidant du bec et des ailes. Ce jet sert aussi à fixer une petite corde excessivement utile, comme je le dirai tout à l'heure, lorsque je lâche l'oiseau pour la première fois ou que je le fais débuter à la pêche.

On a l'habitude, en Angleterre, de couper toutes les primaires de l'aile gauche à 2 pouces de l'os, pour empêcher les cormorans de voler; mais on a soin de ne pas lui couper de plumes à droite, afin que lorsqu'on le porte sur le poing gauche, il ne puisse en battant de l'aile vous écorcher la figure.

Les cormorans ainsi disposés sont installés dans leur demeure, et il faut dès lors leur donner régulièrement à manger tous les jours, en choisissant une même heure de la matinée. Ils ont, en effet, l'habitude de se baigner à fond après les repas, et il faut, en conséquence, qu'ils aient le temps de bien se sécher avant la nuit. Si les oiseaux sont jeunes, on leur donne deux repas par jour; pour les vieux, un seul suffit, en donnant pleine gorge deux jours de suite et moins de nourriture le troisième. Les cormorans sont de gros mangeurs, et ils périssent d'autant plus facilement qu'ils sont trop bas d'état; ils meurent alors presque toujours d'indigestion, soit qu'ils n'aient pas la force de bien digérer, soit qu'on leur ait donné leur repas trop tard, soit qu'ils

aient eu froid au moment où on leur donnait leur nourriture.

La meilleure nourriture est incontestablement le poisson ; et si vous êtes dans le voisinage d'une ville, d'un grand marché, d'un port de mer, vous n'avez qu'à leur acheter du poisson de rebut ; mais si cela vous est impossible, ou que le poisson soit trop cher ou trop difficile à se procurer, vous pouvez très-bien les nourrir à la viande, sans qu'ils en souffrent trop, pendant trois mois de suite. Vous pouvez même leur donner de la viande de cheval, pourvu que vous preniez la précaution de n'employer que de la viande fraîche ; de choisir de préférence le cœur, le foie, les parties molles ; de ne leur laisser jamais ni graisse, ni peau, ni tendons ; et quand l'oiseau est dressé et qu'il pêche, de lui donner la viande lavée et après l'avoir laissée tremper quelque temps dans l'eau pour la rendre moins nourrissante et stimuler l'appétit de votre élève. Si l'oiseau est au repos et ne travaille pas, vous pouvez ne laver la viande qu'au moment même, sans la laisser tremper. Il est bien entendu que de temps en temps vous ferez toujours bien de lui procurer du poisson, soit pour le récompenser, soit pour l'entretenir en bonne santé, car il finirait par souffrir de cette nourriture à la viande trop prolongée.

Maintenant, avant de vous décrire comment vous commencerez le dressage, il me reste à vous apprendre

à saisir l'oiseau, chose importante et qui demande à être bien faite et lestement. Comme il mord volontiers et que les coupures qu'il fait avec son bec sont souvent profondes et assez douloureuses, je vous conseille, si vous êtes au début de ce métier, de mettre un bon gant à la main droite. Puis vous saisirez le cormoran par la tête, le cou ou le bec, mais plutôt par la tête, les doigts passés sous le cou, de façon à le soutenir ; vous l'enlevez alors de cette seule main et vous le posez sur votre poignet gauche, qui est garni d'un gant de fauconnerie à grands revers ; vous placez ensuite le jet entre vos doigts et vous portez l'oiseau en le maintenant par la tête, s'il n'est pas déjà bien dressé à être porté et très-doux, ou si vous n'avez pas un masque d'armes, dont je vous parlerai tout à l'heure. Pour le remettre à terre, vous l'enlevez toujours par la tête en le balançant légèrement en avant et en l'attirant vers la terre au moment où vous le posez pour amortir le choc et pour que l'oiseau ne tombe pas perpendiculairement sur sa queue, dont les plumes sont très-cassantes. Je préfère même, pour le remettre sur le sol, baisser le poignet gauche près de terre, et lâchant l'oiseau de la main droite, le laisser sauter à terre de lui-même : car les plumes de la queue se cassant très-facilement, l'oiseau est déparé ; et de plus, quoique ce ne soit pas l'avis de tous les fauconniers anglais, je crois que leur queue leur est utile à la pêche, principalement dans les changements de direction, car elle sert

alors de gouvernail et permet à l'oiseau de pirouetter bien plus rapidement sur lui-même lorsque le poisson fait un crochet.

Vous savez maintenant comment il faut saisir l'oiseau et aussi comment le nourrir, et vous pouvez commencer son éducation. Tous les jours, à la même heure, vous arrivez à son logis avec une boîte en fer-blanc dans laquelle vous avez mis la viande ou le poisson que vous lui donnerez pour son repas; vous appelez l'oiseau en entrant, en imitant son cri habituel : haw, haw, etc., et vous frappez sur la boîte pour l'avertir, de façon à ce que plus tard, quand il vous entendra frapper de même sur la boîte, il sache que c'est pour le rappeler et lui donner à manger; vous vous efforcez, sans faire de trop grands gestes, de le faire venir à vous pour prendre la nourriture que vous lui offrez, ce qu'il ne manque pas de comprendre au bout de peu de temps. On peut appeler cela, comme en fauconnerie, *le faire venir au leurre*.

Vous lui apprenez ainsi à venir aussitôt que vous l'appelez, et, au bout de trois ou quatre jours, vous tâchez de vous faire suivre par lui pendant quelques pas, et chaque fois qu'il avance vous le récompensez par un morceau de viande ou de poisson. Si, au lieu d'un cormoran adulte, vous avez de jeunes oiseaux, vous faites la même chose à chaque repas en observant de leur donner moins à manger le soir que le matin, de crainte qu'ils ne soient frappés d'apoplexie.

Au bout de huit à dix jours, suivant le caractère et la sauvagerie de votre élève, vous commencez à le prendre et à le mettre sur votre poing, puis vous le reposez à terre et vous lui donnez à manger. Au bout d'un jour ou deux, vous devez le porter ou le faire porter sur le poing tous les jours pendant une heure ou deux, avant de lui donner son repas; vous aurez soin de le prendre comme je l'ai indiqué précédemment, le maintenant d'abord avec la main droite autour de la tête sans le serrer ni le gêner; et, pour préserver votre figure et surtout vos yeux et vos oreilles de ses coups de bec, vous pourrez mettre un masque comme pour faire des armes. Si l'oiseau tombe ou veut s'élancer pour s'enfuir, forcez-le à revenir presque seul sur votre poing, par un mouvement du poignet gauche en arrière; l'oiseau, s'il tombe, maintenu par un pied, se raccrochera tout de suite avec le bec et reprendra sa position; s'il se débattait trop, vous le reprendriez de la main droite par la tête pour le calmer, et, au bout d'un instant, vous lui donneriez un petit morceau de viande; s'il veut vous frapper, ce qui arrivera incontestablement, son bec rencontrera le masque et il apprendra vite qu'il se fait ainsi plus de mal qu'il ne vous en fait. Vous le posez ensuite à terre, vous vous faites suivre par lui en lui présentant de la viande ou du poisson, vous le reprenez et vous le remettez sur le poing. Si l'oiseau vous paraît trop sauvage et rebelle à se laisser reprendre, vous prenez alors une petite

ficelle de l'espèce de celle qui sert à faire des lignes à pêcher, et à l'extrémité vous adaptez un petit bouton plat; cette ficelle doit avoir 12 à 15 pieds de longueur environ. Vous passez le bouton dans la boutonnière qui est à l'extrémité du jet, et vous laissez pendre et traîner à terre l'autre extrémité de la ficelle. Lorsque vous mettez votre oiseau sur le sol, la ficelle traînant derrière lui vous sert à le reprendre s'il est trop sauvage; vous pourrez au besoin l'attacher ainsi à un petit piquet et le mettre dans l'impossibilité de se sauver; vous vous efforcerez alors de le rappeler à vous en lui montrant sa pâture, jusqu'à ce qu'il vienne de lui-même et se laisse reprendre.

N'employez jamais la force et évitez les mouvements trop brusques; ne lui faites jamais le moindre mal, il ne l'oublierait pas, et rappelez-vous toujours qu'on ne dresse véritablement aucun animal, depuis le guêpard jusqu'au hobereau, que par la douceur. Tous les animaux dressés par la force, la crainte ou les coups, comme ceux des dompteurs, ne le sont plus quand ils sont en liberté et n'obéissent que dans une cage, sans compter qu'ils finissent généralement par manger leurs maîtres, s'ils sont de taille à cela; il est vrai que, dans le dressage qui nous intéresse, vous n'avez pas ce danger à craindre.

Il faut, comme je l'ai déjà dit, porter l'oiseau avec suite, ne pas le laisser un jour en repos, se faire suivre

par lui, l'habituer, si on le peut, à venir sur le poing de lui-même lorsqu'on lui présente la nourriture.

Il y a des oiseaux qui sont toujours méchants et cherchent continuellement à frapper et à mordre; d'autres, au contraire, sont dès le premier jour très-doux. Comme je vous ai conseillé d'avoir des oiseaux en mars ou en avril pour pouvoir pêcher dans les premiers jours de mai et les abandonner à l'automne, nous n'avons pas de temps à perdre, et je vous engage donc, si l'oiseau est d'un caractère méchant, à continuer après les premières leçons à lui tenir la tête de la main droite pour ne pas être obligé d'avoir toujours un masque sur la figure, ce qui est fort ennuyeux. Au bout de quinze jours de ce métier, votre oiseau doit être bien habitué à vous et connaît également bien le leurre ou la boîte au pât. Vous lui mettez alors un collier fait d'une petite courroie de cuir verni de 4 à 5 pouces de longueur sur un demi-pouce de largeur et se fermant par une boucle à ardillon; tous les jours, vous mettez ce collier à votre élève avant de le faire manger, et, si vous en avez plusieurs ensemble, il sera bon de ne le leur retirer qu'après le repas; les oiseaux apprendront aussi à ne pas dégorger leur nourriture, parce que leurs camarades qui les guettent s'empresseraient de la leur voler. Poussé ainsi par le désir d'en avoir davantage et la crainte de se voir prendre sa part, le cormoran se laissera saisir et toucher encore plus facilement et apprendra à conserver le poisson dans

son œsophage. Vous répéterez cet exercice pendant une huitaine de jours environ, en ayant soin, bien entendu, quand l'oiseau a gardé quelque temps sa pâture, de lui enlever la courroie du cou, pour qu'il puisse l'avaler.

Un mois environ se passe à ces différents exercices; il faut ensuite terminer le dressage, et pour cela, si vous avez un bassin suffisamment grand dans une cour, procurez-vous quelques poissons vivants, faites-les prendre à votre oiseau après lui avoir mis son collier, et, quand il aura pris le poisson (qui doit être assez gros pour être retenu dans l'œsophage par le collier), rappelez-le à vous en frappant sur la boîte et en l'appelant comme d'habitude jusqu'à ce qu'il obéisse; s'il ne veut pas revenir, forcez-le à quitter le bassin et reprenez-le. Vous lui retirerez alors le poisson, et, pour cela, d'une main vous ouvrez le bec et vous pressez de l'autre les parois du gosier un peu au-dessous de la place occupée par le poisson, comme pour le faire remonter; vous attendez un instant que l'oiseau vous aide de lui-même, ce qu'il ne manquera pas de faire dès qu'il sentira qu'il ne peut garder le poisson.

Ayant repris celui-ci, vous retirez au cormoran sa courroie et vous lui donnez alors un peu de viande ou de poisson en récompense; un petit poisson dans le genre de l'ablette est tout ce qui vaut le mieux, attendu que le cormoran les aime beaucoup, et que quand il pêche, vous n'êtes pas obligé alors de lui retirer le

collier pour lui permettre d'avaler chaque fois sa récompense.

Le cormoran ne pêche que sous l'empire de la faim, il faut donc toujours le maintenir en appétit pendant le dressage, pour qu'il soit obéissant, sans pourtant le mettre trop bas, chose dangereuse pour sa santé.

Votre oiseau est alors à peu près dressé, mais il a encore à apprendre, avant d'être un bon pêcheur, à être très-obéissant et à bien revenir à vous, aussitôt que, mis en liberté, il a fait une capture. Ce ne sont que l'expérience, la patience et le tact qui termineront complétement son éducation.

Ici je ne suis pas encore tout à fait d'accord avec les fauconniers anglais qui se servent du cormoran, principalement sur ce fait, qu'ils ne veulent pêcher que dans des rivières ou ruisseaux à fond dur, sans herbes, dans lesquels on puisse facilement descendre, ou qu'on puisse traverser à gué avec de grandes bottes en cuir ou en caoutchouc, métier qui d'abord n'est pas toujours très-agréable et qu'ensuite il est souvent difficile de pratiquer, parce qu'on ne trouve pas toujours des rivières qui soient dans ces conditions-là. J'avoue que, pour mon compte, je ne fais pas attention à ces détails, tout en reconnaissant que la pêche ainsi faite est plus agréable par la facilité que l'on trouve à diriger l'oiseau dans sa pêche et à le reprendre.

Quant à moi, je mets mes cormorans à l'eau partout,

dans les lacs, les grands étangs à roseaux et à fond vaseux, dans les rivières impossibles à traverser, de toute largeur et profondeur et à fond de toute espèce, et je ne me mets jamais à l'eau moi-même, par cette bonne raison que les trois quarts du temps, dans les rivières où je pêche, je risquerais de n'en pouvoir sortir à moins de me mettre à la nage.

Enfin je diffère encore avec les Anglais sur l'opinion qu'ils ont que les cormorans ne doivent pêcher aucun poisson à épine dorsale piquante, comme la perche par exemple; je n'y fais pas grande attention et je pêche souvent des perches; j'ai eu un cormoran qui a pris jusqu'à quatre-vingts belles perches en une semaine. Dans ce cas, en prenant l'oiseau par le bec et le lui ouvrant de la main gauche, je cherche avec la main droite, en tâtant les parois extérieures du cou, où se trouve la tête de la perche, et je la retourne doucement, de façon à ce qu'elle puisse sortir la tête la première; si la perche était par trop grosse, et que cette opération parût devoir blesser l'oiseau, il vaudrait mieux alors retirer la courroie et lui laisser avaler le poisson; mais cela arrive rarement.

Je préfère de beaucoup la pêche avec le cormoran dans les étangs, parce qu'on est sûr d'abord de ne pas être forcé, pour le suivre, de courir en descendant le courant, et cela souvent pendant très-longtemps, exercice très-fatigant. On voit ensuite toujours son oiseau travailler,

et on n'a pas la crainte, s'il s'éloigne un peu, qu'il ne s'échappe en passant sous des roues de moulins ou d'usines, toutes choses fort ennuyeuses et qui arrivent souvent, à moins de rivières exceptionnelles.

Nous allons voir maintenant ce que nous ferons la première fois que nous mettrons notre cormoran à l'eau en pleine liberté.

Si votre rivière ou votre étang n'est pas trop encombré d'herbes ou de roseaux, je vous conseille de ne laisser pêcher votre oiseau pour la première fois qu'avec une ficelle attachée au jet, et cela vous sera probablement très-utile. Votre oiseau bien en appétit, vous le portez à l'eau, et l'heure de la pêche doit correspondre à l'heure ordinaire du repas. Il ne faut pas pêcher trop tard dans la journée, pour que le cormoran ne prenne pas froid en ayant du mal à se sécher, et nous savons déjà qu'après la pêche il faut lui donner à manger et le laisser se baigner abondamment; or, s'il mangeait trop tard, s'il restait mouillé trop longtemps ou s'il prenait froid, il pourrait être très-rapidement frappé comme d'une attaque. C'est ainsi que j'ai perdu plusieurs de mes meilleurs oiseaux.

Si c'est un vieil oiseau que vous avez dressé, il se mettra bien vite à pêcher dès qu'il sera à l'eau, et il prendra presque immédiatement un poisson qu'il s'efforcera d'avaler, fort étonné d'abord de ne pouvoir le faire descendre, à cause de la courroie qui lui emprisonne le bas du col. Vous l'appelez alors de la voix

et du leurre, en frappant sur la boîte au pât et lui montrant un poisson ou un morceau de viande. Il est douteux que du premier coup il remonte sur la berge et se laisse reprendre, mais ayez de la patience, et votre cormoran, fatigué de ne pouvoir avaler sa capture, ses plumes d'ailleurs s'imbibant bien vite d'eau, finira par aborder; vous approchant alors doucement en lui parlant, vous tâcherez, sans faire de grands mouvements, de saisir une extrémité de la petite ficelle attachée au jet (c'est alors que vous reconnaîtrez son utilité), et une fois que vous la tiendrez, vous vous approcherez doucement du cormoran pour le prendre par la tête, ne le retenant par la corde que s'il voulait s'échapper violemment. Une fois que vous tenez votre oiseau, vous l'attachez par la ficelle à un arbre ou à un piquet, en lui laissant une longueur suffisante pour qu'il puisse se remuer et marcher; puis vous lui retirez du cou le poisson, que vous mettez dans une boîte ou panier de pêche ; vous appelez ensuite votre élève, vous lui retirez sa courroie et vous lui donnez un peu à manger comme récompense. Les premières fois qu'il pêche, il faut lui donner un peu plus que vous ne le ferez plus tard. Vous lui remettez ensuite le collier et vous détachez la ficelle, le laissant libre de faire ce qu'il veut, soit de se sécher, soit de vous suivre, soit de se remettre à l'eau. S'il tardait trop cependant à se remettre à l'eau, vous l'y remettriez vous-même afin de le faire pêcher encore au moins un poisson, et vous

procéderiez cette fois de la même façon que la première; seulement je vous conseille de ne pas lui faire prendre plus de deux poissons le premier jour. Vous le mettez ensuite sécher, en l'attachant, si vous le voulez, avec la ficelle; puis, quand il sera bien sec, vous lui donnerez son repas et vous le rentrerez dans son domicile.

Quelquefois le cormoran, surtout s'il est bon pêcheur et vigoureux, après avoir pris son premier poisson et s'être efforcé de l'avaler, n'y pouvant parvenir et n'écoutant pas la voix de son maître, continue à pêcher et en prend un second qu'il réussit souvent à loger dans l'œsophage en compagnie du premier. Il faut le laisser faire et vous n'avez qu'à procéder comme je l'ai dit plus haut, car l'oiseau, avec ces deux poissons qui le gênent fort, ne tardera pas à regagner la berge. Il arrive aussi quelquefois que, gêné par sa courroie, il se décide à dégorger le poisson qu'il a pris; il le reprend alors plusieurs fois de suite et le rend de même; c'est une mauvaise chose, et, dans ce cas, il faut avoir la patience d'attendre qu'il ait fini ce manége, qu'il remonte au bord et revienne à votre appel. Puis, pendant plusieurs jours, au lieu de le remettre à l'eau, vous le ferez manger avec ses camarades, la courroie autour du cou, pour qu'il apprenne à ne pas dégorger sous peine d'être volé par les autres; au besoin, si vous avez un autre cormoran, vous ferez bien, pendant quelque temps, de le faire toujours pêcher avec lui.

Si votre oiseau est jeune et qu'il ne veuille pas pêcher la première fois que vous le mettez à l'eau, il y a plusieurs moyens de le lui enseigner : 1° le faire pêcher avec un vieux cormoran dressé, si vous en avez un : il apprendra alors bien vite à l'imiter ; 2° à chacun de ses repas, lui faire prendre du poisson vivant dans un bassin ; 3° si, dans une propriété close de façon que l'oiseau ne puisse se sauver par un cours d'eau, vous avez un étang ou une pièce d'eau, vous pouvez l'y laisser en liberté jusqu'à ce que la faim l'ait forcé à chercher lui-même sa nourriture. Vous lui laissez le collier, et, deux ou trois fois par jour ou plus souvent, si vous le pouvez, vous irez voir s'il a pris du poisson ; dans ce cas, vous tâcherez de le rattraper par les moyens indiqués plus haut. C'est ce dernier moyen que j'emploie toujours pour les jeunes oiseaux qui ne savent pas pêcher, et j'en ai eu qui n'ont pris de poisson que le troisième jour ; mais à partir de ce moment ils pêchaient comme de vieux loups de mer. Ils sont, à la suite de cette liberté provisoire, devenus évidemment plus difficiles à approcher ; mais, comme dans le dressage de tous les animaux il faut prévoir toutes les difficultés, je vais indiquer deux moyens à employer quand ils sont devenus trop sauvages et complétement farouches, moyens qui, pour mon compte, me servent souvent : car il m'arrive, ayant chez moi des étangs assez considérables, de laisser mes cormorans libres pendant quinze jours ou

même un mois, soit que l'oiseau m'ait paru malade (et dans ce cas la liberté vaut mieux que tous les traitements possibles), soit qu'une absence ou une autre cause m'empêchant de pêcher, je les laisse se perfectionner tout seuls. Quand je les reprendrai, en dix jours ils seront remis à ma voix et obéissants. Voici donc comment je procède :

J'observe l'endroit où l'oiseau a l'habitude de remonter sur la berge pour aller se percher soit sur une pierre, soit sur une souche d'arbre, soit sur un petit monticule de terre. Il monte généralement toujours au même endroit et affectionne une ou deux places où il fait en marchant une espèce de sentier qu'il suit toujours pour grimper sur la berge. J'ai alors une corde de 50 à 60 pieds de longueur, à l'extrémité de laquelle est un nœud coulant bien graissé et glissant; je tends le nœud coulant, ayant une ouverture de 1 pied de diamètre environ, sur la berge, touchant presque l'eau, juste à la place où l'oiseau, en sortant de l'eau, pose la première fois les pieds sur terre, puis je me place à une quarantaine de pas en tenant l'extrémité de la corde. J'ai soin de me cacher et je m'asseois tranquillement; je puis attendre que l'oiseau monte seul ou le faire poursuivre par un aide afin de le faire aborder, et aussitôt que, déployant les ailes pour s'aider à sortir de l'eau, il s'enlève et vient engager ses pieds au milieu du lacet, je tire la corde à moi, et le nœud se fermant le saisit par les pattes. Il est rare de le manquer si on tire avec pré-

cision et si le nœud coulant a été bien posé, car s'il était placé un peu trop loin de l'eau et si l'oiseau avait quelques pas à faire avant de s'y engager, on est à peu près sûr de le manquer, attendu que le cormoran aura vu la corde alors et se méfiera d'autant plus qu'il sera moins préoccupé de grimper sur la berge.

Le second moyen est le même que celui que l'on emploie en fauconnerie pour reprendre les faucons perdus; mais pour qu'il réussisse, il faut que les bords de l'étang ou de la rivière soient sans arbres, broussailles ni aucuns autres obstacles, ce qui n'est pas fréquent, et que le cormoran n'ait pas pris l'habitude de se poser sur une pierre ou sur une souche d'arbre, ce qui est aussi rare. Dans ce cas, si l'endroit où se repose le cormoran est bien découvert et à une cinquantaine de pas de distance de la rivière, on prend une corde assez mince de 100 pieds de long, et la laissant traîner sur le sol en la tenant par une extrémité, on décrit autour de l'oiseau de grands cercles. On prend l'air indifférent d'un promeneur ne s'occupant pas de l'oiseau, et on décrit ainsi autour de lui sept à huit cercles toujours aussi grands les uns que les autres. La corde, suivant toujours la tangente, au bout d'un tour ou deux tourne autour du centre, qui est l'oiseau, et entoure donc ses pattes. Le cormoran, préoccupé de vous suivre du regard, ne s'aperçoit généralement pas de l'effet de cette corde, et une fois que vous avez décrit vos cercles et que vous voyez que la

corde a fait sept ou huit fois le tour de ses pieds, vous n'avez qu'à la tirer pour la serrer, et l'oiseau se trouve pris. Ce moyen, très-bon pour reprendre les faucons, est moins facilement applicable aux cormorans, à cause des lieux où ils se posent en général.

Votre oiseau doit être maintenant dressé, c'est-à-dire qu'aussitôt qu'il est à l'eau, il doit se mettre à plonger et à pêcher ; quand il a pris un poisson et qu'il l'a avalé, il doit revenir tout de suite à bord et au premier signe que vous lui faites. Après lui avoir enlevé sa capture, lui avoir donné sa récompense et l'avoir remis à l'eau, il doit se remettre immédiatement à pêcher, et ainsi de suite pendant environ un quart d'heure, vingt minutes. Suivant la quantité de poissons qu'il y a dans l'endroit, il peut en prendre de huit à dix. Après ce laps de temps, ses plumes sont trop imbibées d'eau et il faut qu'il remonte se sécher ; mais s'il n'a pas trop mangé, si ses récompenses ne l'ont pas complétement rassasié et si votre oiseau est bon, une demi-heure après, vous pouvez encore le faire pêcher de nouveau, et il prendra bien encore quatre ou cinq poissons. J'ai ainsi avec *Tobie* pris en huit jours cent poissons qui en tout pesaient à peu près 80 livres. Je ne sais si on peut faire plus, mais évidemment cela dépend beaucoup et de la bonté de l'oiseau et de la quantité de poissons qu'il trouve.



CHAPITRE IV

LA PÊCHE.

Vous êtes à la fin de mai ou au commencement de juin, vos oiseaux sont complétement dressés, ils sont bien en plume, bien obéissants, en bonne condition ; vous n'avez donc plus qu'à vous en servir comme je vous l'ai indiqué. Les observations que j'ai à faire au sujet de la pêche ne sont donc plus très-nombreuses.

Si vous n'avez qu'un ou deux oiseaux, je vous conseille, comme vous devez toujours avoir un aide avec vous, d'emporter simplement vos cormorans sur le poing ; si néanmoins vous aviez une certaine distance à parcourir avant de pêcher, il vaudrait mieux vous servir du palanquin que je décrirai au chapitre *des Engins*, et qui est d'ailleurs toujours indispensable si vous possédez plusieurs cormorans. Ce palanquin, décrit par M. Salvin, est le meilleur système de transport pour ces oiseaux, et il est fort simple et très-bien disposé.

Si vous pêchez dans des cours d'eau que vous puissiez passer à gué, des torrents ou des rivières à fond dur, parsemées de rochers, dans lesquelles vous pouvez descendre, je vous conseille de mettre de grandes bottes de cuir ou de caoutchouc avec de bons bas de laine, le tout

montant jusqu'au haut de la cuisse et s'ajustant à une ceinture. Si vous pêchez dans des rivières ou des étangs où vous ne puissiez entrer, mettez-vous simplement dans votre tenue ordinaire de campagnard; et s'il y a des îles sur l'étang ou dans la rivière où vous pêchez, il faut vous assurer d'un bateau, chose indispensable dans le cas où votre cormoran irait se reposer sur une île. Vous emportez avec vous un panier de pêcheur et une boîte pour les leurres ou récompenses. Cette boîte doit être en fer-blanc et cintrée, de façon à ce qu'on puisse l'ajuster à la ceinture comme une cartouchière et rester les mains libres.

Ainsi que je vous l'ai dit dans le cours de cette étude, je suis moins difficile que les Anglais sur le choix de l'endroit nécessaire pour pêcher; je reconnais évidemment qu'un joli cours d'eau à fond de sable et de gravier, à pentes douces, guéables, est un endroit préférable à tous les autres; mais vous pouvez, croyez-moi, pêcher partout. Evidemment une rivière, un fleuve trop larges seraient gênants; un lac, un grand étang avec des îles seraient ennuyeux, surtout si vous n'avez pas de bateau; les rivières qui ont sur leurs rives trop de moulins ou d'usines sont aussi fort insipides; mais vous pouvez pêcher partout si votre oiseau est bon et bien mis. Il en est de même pour le temps, et vous pouvez pêcher par tous les temps; il n'y a que les eaux rendues troubles par les orages qui soient un ob-

stacle, par suite des difficultés qu'a le cormoran de voir et de suivre le poisson, et par l'ennui que vous éprouvez vous même à ne pouvoir suivre de l'œil les évolutions sous l'eau de votre compagnon de pêche, ce qui est une grande partie du charme de ce sport. C'est cette facilité de se servir du cormoran partout et par tous les temps qui est un des grands avantages de ce genre de pêche.

Pour les poissons, sauf pour les anguilles, je ne suis pas non plus de l'avis des Anglais; la perche et autres poissons à épine dorsale piquante peuvent être pris et dégorgés par le cormoran, en retournant le poisson comme je l'ai déjà indiqué; pour les anguilles, quand elles sont trop petites, le collier ne les arrête pas et elles passent dans l'estomac de l'oiseau; celui-ci devient alors complétement indocile; si elles sont trop grosses, le cormoran ne peut venir à bout de les tuer et de les avaler; elles sortent de plus très-facilement de l'œsophage de l'oiseau, qui s'irrite, s'exaspère, devient indiscipliné, affolé : là où il y a beaucoup d'anguilles, on ne peut réellement pas bien pêcher avec les cormorans.

Quand le fond de l'eau est très-vaseux, la pêche est plus difficile parce que le poisson s'y cache; mais le cormoran, s'il est bon, sait bien le découvrir, et, pour moi, rien ne m'amuse plus que de voir son travail dans ces cas-là; il va, revient, quête, fouille le fond de la rivière, comme un chien d'arrêt cherchant un râle dans une luzerne.

Vous envoyez donc vos oiseaux, si vous en avez plusieurs, dans leur palanquin avec des porteurs sûrs, et vous avez bien soin de mettre d'avance les colliers aux cormorans. Arrivé au rendez-vous, si le temps est beau, je vous conseille de sortir vos oiseaux de leurs compartiments et, mettant la petite ficelle au jet comme je l'ai indiqué, de les attacher en plein air comme vous mettriez vos faucons au bloc, soit sur la terre, soit sur le palanquin. Vous prenez alors deux oiseaux et vous les mettez à l'eau, ce que je fais généralement en les lançant du poing comme on le fait du faucon, quand on le jette. Je blâme le mode de leur jeter des mottes de terre pour les faire plonger, attendu que jamais, à mon avis, on ne doit effrayer les animaux sauvages qu'on est parvenu à dresser et à rendre obéissants. Si l'oiseau montrait de la paresse et ne voulait pas pêcher, rappelez-le sans rien lui donner ; une fois revenu, remettez-le dans sa boîte, et vous essayerez à la fin de la pêche s'il est mieux disposé ; si ce n'est pas la maladie qui l'attriste, faites-le un peu jeûner, et la faim le fera bien travailler le jour suivant. Si l'oiseau encore jeune est un peu indocile, ayez de la patience pour le laisser remonter et, une fois à bord, saisissez-le doucement, posez-le ensuite à terre, et faites vous suivre de lui un peu longtemps avant de lui donner sa nourriture ; ne lui jetez surtout jamais de cailloux pour le faire revenir, comme l'indique M. Salvin dans son ouvrage, car alors, en suivant ce système, je ne

sais pas pourquoi on ne lui tirerait pas aussi un coup de fusil à sel pour le raccourcir.

Quand vos oiseaux auront pris plusieurs poissons et que vous les verrez fatigués et les plumes imbibées d'eau, reprenez-les et mettez-les sécher au soleil, sur le palanquin, sur une pierre, et en les attachant par le jet au moyen de la ficelle, ainsi que je vous l'ai indiqué; puis, pendant qu'ils se reposent, prenez un ou deux autres oiseaux et faites-les pêcher à leur tour.

La pêche terminée et vos oiseaux secs ou à peu près, vous leur donnez à manger; mais méfiez-vous, je ne saurais trop vous le répéter, de leur en trop donner, surtout s'ils ont un peu froid ou sont trop mouillés, car vous serez sûrs de les voir mourir tout de suite d'indigestion; j'insiste particulièrement sur ce point, pour vous éviter un ennui qu'au commencement j'ai souvent éprouvé moi-même. Pour les rapporter, il vaut mieux les mettre sur le palanquin que dedans, parce qu'ils sèchent mieux à l'air; ils finissent alors leur toilette en huilant leurs plumes au moyen de la glande caudale, et pour cela ils expriment avec leur bec l'huile de la glande, puis la portent sur leurs plumes et l'étendent avec leur cou. Plus ils sont bien portants, plus ils ont d'huile, et par conséquent plus leurs plumes sont brillantes.

Si vous pêchez dans un cours d'eau, il faut descendre le courant; du reste, on ne peut faire autrement, at-

tendu que les oiseaux descendent toujours le fil de l'eau, à moins, que dans la poursuite d'un poisson qui fait des crochets, ils ne remontent un instant pour le suivre. Dans ce cas, il faut toujours marcher assez vite, car le cormoran nage sur l'eau ou plonge avec une grande intrépidité, et vous fait parcourir ainsi plusieurs kilomètres, ce qui rend la pêche des rivières encore assez fatigante, et me fait, pour mon compte, préférer celle des étangs. Il est très-amusant de voir combien ces oiseaux sont actifs et rapides dans l'eau et combien leur adresse se perfectionne par l'habitude et l'expérience. Ils explorent les rives, les herbes et les roseaux, les creux formés par les racines, les pierres, etc.; c'est là qu'ils attrapent généralement le poisson, soit qu'ils le saisissent par la queue et le retirent du trou ou de la vase, soit qu'ils le forcent à *débûcher* en pleine eau, où ils attrappent les truites et même les ombres chevaliers, les plus rapides des poissons. En 15 ou 20 mètres, ils les auront pris, et les poissons poursuivis par eux paraissent, comme je l'ai déjà dit, en quelque sorte essoufflés; s'ils échappent, ce n'est qu'en faisant des crochets et en revenant en arrière. Lorsqu'ils ont pris le poisson, ils le saisissent généralement par le milieu du corps et le retournent jusqu'à ce que la tête puisse être avalée la première; et si le poisson est petit, ils le jettent souvent en l'air pour le rattraper par la tête et l'engloutir. Les poissons qui n'ont été saisis que par la queue s'échappent souvent,

mais ils sont alors généralement repris par le cormoran, qui replonge après eux avec la rapidité de l'éclair.

Quant à la grosseur des poissons que peuvent prendre les cormorans, je n'ai jamais vu les miens en prendre de plus de 2 livres.

Je terminerai ce chapitre sur la pêche en citant le passage suivant de M. Salvin, qui indique fort bien ce qu'on peut faire dans une rivière avec des cormorans :

« Pendant l'été de 1849, je fis un charmant voyage dans les comtés du Nord, avec quatre cormorans, et dans cette occasion je pris en vingt-huit jours douze cents poissons de bonne taille. Je fus invité d'une façon fort aimable par plusieurs clubs de pêcheurs, entre autres ceux de Driffield, Kilnsey, etc., etc., et je vois par mon journal que j'ai eu quelques bonnes journées de pêche à Driffield, principalement dans les cours d'eau qui n'avaient pas d'herbes, car le plus grand cours d'eau en était trop rempli. Dans quelques trous profonds, à Driffield particulièrement, où l'eau était très-limpide, il était curieux d'observer combien les grosses truites prêtaient peu d'attention aux cormorans, tandis que les petites de 1 livre ou plus filaient dans toutes les directions. Au Kilnsey-club, que je visitai pendant l'été de 1848, je pêchai deux jours, et ma meilleure journée fut sur l'Arncliff-brook, que j'explorai, ainsi que la rivière Whalfe jusqu'aux premières chutes. Comme je désirais savoir ce que l'on pouvait prendre de poissons là où il

y en avait beaucoup, je pêchai pendant sept heures de suite avant que les oiseaux fussent complétement rendus. Et le résultat fut quarante-cinq belles truites, pesant 20 livres.

« Vers la même époque, grâce à l'aimable autorisation du colonel Thornton, je pêchai deux jours de suite à Whitewell ; le temps qui avait fraîchi en mer avait fait remonter dans le cours d'eau certains poissons de mer argentés, pesant environ trois quarts de livre. Il y eut beaucoup de monde au rendez-vous, et mon succès y fut presque égal à celui que j'eus à Kilnsey. Je pris là peu de truites : les cormorans paraissaient préférer les poissons d'eau salée, faisant ainsi preuve de bon goût, car je n'ai jamais rien mangé de meilleur que ces poissons, qui nous furent servis le soir à la pittoresque petite auberge de l'endroit, où toute notre société s'était réunie. »

CHAPITRE V

DE LA MISE EN CONDITION ET DE L'HYGIÈNE DES CORMORANS.

Nous avons vu comment devait être construite et disposée l'habitation des cormorans, et j'ai insisté pour qu'elle fût bien exposée au Midi avec une toiture formant abri et des pierres ou souches dans la cour, pour que les oiseaux se perchassent à volonté. Le sol, comme je l'ai dit aussi, doit être couvert d'une bonne couche de sciure de bois ou de tan, dans laquelle on mettra de temps en temps de la fleur de soufre pour chasser les insectes; je préfère la sciure de bois à la paille, attendu que c'est beaucoup plus propre, plus sain, et que les ordures s'enlèvent plus facilement.

J'ai dit aussi que quand les cormorans étaient jeunes ils devaient manger deux fois par jour et jamais trop tard; il faut les nourrir de même et leur donner deux repas, quand leurs plumes tombent et qu'ils muent, parce qu'à ce moment ils sont particulièrement voraces, mais ne jamais oublier qu'un repas donné trop tard ou trop copieux pourrait les tuer en amenant une attaque d'apoplexie ou une indigestion.

Si le cormoran est malade, le meilleur moyen de le guérir, c'est de lui donner la liberté sur un étang, si on

le peut, et il s'y remettra propablement très-vite de son indisposition; si cela est impossible, je conseille de *faire prendre* à l'oiseau, à jeun, soit une cuillerée d'huile de ricin, soit deux ou trois grains de rhubarbe en poudre dans un morceau de viande.

On doit toujours tâter l'oiseau, pour voir s'il est trop bas d'état, et dans ce cas il faut pendant quelques jours lui donner deux repas peu copieux en commençant, mais que l'on augmente petit à petit pour éviter l'indigestion qui arriverait sûrement avec des organes affaiblis.

Il faut bien veiller à ce que l'oiseau ne se casse pas les plumes, car on ne peut les enter comme aux faucons, et les plumes de la queue se cassent très-facilement, ce qui rend le cormoran disgracieux et de plus le gêne pour la pêche; si les plumes ne sont que faussées ou ont seulement pris un mauvais pli, on les redressera en les trempant dans l'eau chaude. Il faut donc, pour éviter que les oiseaux, en se battant, ne se cassent les plumes, que leurs blocs ou perchoirs soient assez éloignés les uns des autres pour qu'ils ne puissent s'atteindre quand ils sont perchés.

Pour avoir des oiseaux forts et dociles, il faut regarder de près à leur nourriture et à leur condition, ce qu'on juge en leur tâtant les côtes et le dos, où l'on doit à peine sentir les os. Il faut leur donner, deux jours de suite, pleine nourriture jusqu'à ce qu'ils refusent, et le troisième un peu moins; si les oiseaux ne travaillent

pas, ne leur donner pleine nourriture qu'un jour sur trois; mais il faut toujours que les oiseaux soient gras et en bon état; si on les abaissait trop, on les rendrait malades. J'ai expliqué qu'à mon avis, les cormorans pouvaient très-bien supporter trois mois de nourriture à la viande, même de cheval, pourvu qu'elle fût fraîche et ne contînt ni tendons ni graisse; mais, bien entendu, si on peut leur donner du poisson, cela vaudra beaucoup mieux, car c'est là leur nourriture habituelle et naturelle. M. Salvin dit que la viande les rend scrofuleux; c'est possible, mais chez moi, où je nourris toujours mes cormorans à la viande de cheval, si beaucoup sont morts, cela n'a jamais été de scrofule, mais bien toujours pour avoir trop mangé en sortant de l'eau et trop tard, ou pour avoir été mis trop bas pendant mon absence, puis nourris ensuite trop fortement à mon retour, quand je me plaignais de l'état où on les avait laissés. Alors ils périssaient d'indigestion, la muqueuse de l'estomac étant trop affaiblie pour digérer une trop grande quantité de viande.

Les oiseaux, après leur repas, aiment à prendre un bain, puis battent des ailes et se sèchent, pour finir leur toilette en huilant leurs plumes; c'est un signe de bonne santé qu'il faut observer.

Je n'ai pas besoin d'insister encore une fois sur la propreté de l'eau du bassin qui se trouve dans la cour de leur demeure : ces oiseaux la salissent très-vite, et il

est important, si elle ne se renouvelle pas d'elle-même, de la faire renouveler tous les jours.

Quand les cormorans arrivent à la vieillesse, l'extrémité de leur bec devient souvent un peu trop longue et trop crochue, ce qui les gêne beaucoup pour retourner les poissons afin de les avaler, la pointe du bec restant prise dans le corps du poisson et l'oiseau n'osant presque pas desserrer les mandibules, de peur que celui-ci ne s'échappe; dans ce cas, il faut leur rogner un peu l'extrémité du bec, comme on le fait aux faucons, et le limer légèrement.

Comme il arrive souvent, surtout dans les débuts de ce métier, qu'on est mordu par les cormorans, il est bon de connaître le meilleur remède pour traiter ces coupures souvent assez fortes et assez ennuyeuses; c'est, comme l'indique bien M. Salvin, l'essence de térébenthine qui forme le meilleur onguent; au moyen d'un tamponnage de charpie ou de linge imbibé de cette essence, les coupures se guérissent vite et sèchent rapidement.

CHAPITRE VI

DES ENGINS NÉCESSAIRES POUR LA PÊCHE AU CORMORAN.

Les engins nécessaires à la pêche au cormoran sont peu nombreux, et nous les avons presque tous signalés dans le cours de cette étude. Ce sont :

Un masque de figure comme ceux dont on se sert dans les salles d'armes, et un gros gant crispin pour la main gauche, dont la manchette recouvre tout l'avant-bras. Il est inutile que le doigt indicateur soit renforcé comme dans un gant de fauconnerie ;

Des petites courroies en cuir verni longues de 6 pouces environ et larges d'un demi-pouce, ayant deux fentes à la partie la plus large et une seule à l'autre extrémité, comme les jets que l'on met aux faucons et que l'on passe aux tarses du cormoran de la même manière ;

Des petites courroies en cuir verni de 4 à 5 pouces de longueur sur un quart de pouce de largeur, avec une petite boucle à ardillon, et devant servir de colliers aux oiseaux ;

Des ficelles, de fine corde propre à faire des lignes de pêche, longues de 12 à 15 pieds, terminées à une extrémité par un petit bouton plat ou un petit morceau de bois rond qu'on y fixe ;

Une boîte en fer blanc cintrée pour mettre les leurres ou récompenses destinées aux oiseaux et pouvant se fixer à la ceinture comme une cartouchière. La boîte peut avoir de 8 à 10 pouces de longueur sur 4 à 6 de largeur;

Un panier de pêche ordinaire;

Un palanquin dont on peut voir le modèle au premier plan de notre frontispice, et qui est disposé de la manière suivante :

C'est un châssis en bois léger recouvert de toile et divisé en plusieurs cabines ou compartiments pour mettre les cormorans séparément. Chacune de ces cellules doit avoir une porte à chaque bout, de façon à ce que l'oiseau puisse sortir et entrer à chaque extrémité, comme un perroquet dans un sabot, sans être forcé de se retourner. Ces portes sont en toile clouée dans le haut et retombant comme un tablier, et elles se fixent en bas et sur les côtés avec des courroies de cuir et des boucles. Le fond de chaque compartiment est mobile, afin qu'on puisse le nettoyer facilement. On ménage des trous dans le haut des portes pour renouveler l'air.

Cette sorte de voiture cellulaire doit avoir 2 pieds de largeur sur 5 de longueur et 2 de hauteur.

Quand les oiseaux se reposent, on doit les faire percher sur le dessus du palanquin, pour qu'ils puissent étendre leurs ailes et se sécher, et on se sert d'une éponge placée dans une poche à un bout du palanquin pour nettoyer le dessus quand on rentre les oiseaux.

Les brancards qui servent à porter le palanquin doivent être plats, et, afin de tenir moins de place, on peut les faire à charnière dans le milieu ; on rembourre les extrémités qui appuient sur les épaules des porteurs.

Avec ces quelques engins, vous pouver dresser les cormorans à la pêche et utiliser facilement leurs aptitudes spéciales pour ce genre de sport, aussi amusant que simple. Mais avant de terminer cette étude, je crois qu'il serait assez utile d'indiquer aux amateurs comment ils peuvent se procurer des cormorans.

Outre les différents marchands d'oiseaux tels que M. Boquet, on peut s'adresser au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, aux jardins zoologiques de Regent's-parc (Londres), d'Amsterdam, de Rotterdam, de la Haye (Hollande), de Bruxelles (Belgique), etc. On est toujours à peu près sûr d'en trouver dans ces divers établissements, surtout en Hollande ou en Belgique.

Le prix varie de 10 à 15 francs pièce. Les jeunes de l'année ne valent guère plus de 10 francs. Un bon cormoran adulte vaut une vingtaine de francs dans les années ordinaires.

On doit aussi pouvoir s'en procurer facilement sur les côtes de Bretagne, à Brest, Lorient, etc., et partout où l'on prend de la sauvagine de mer ; mais je ne puis indiquer comment, n'en ayant jamais fait venir de ces localités.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie Hennuyer, rue du Boulevard, 7.



